

Blue-Jean

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Blue-Jean

par R. Gérard

Oliver errait sur les quais, de Saint Michel vers l'Institut, au bord du trottoir pour éviter la tentation des boîtes à bouquins, des bouquins qu'il n'aurait pu se payer. Il s'arrêtait quelquefois au bord du parapet, pour tuer cinq minutes, le temps de suivre le passage d'une péniche, d'un coup d'œil au ciel bleu trop pâle déjà automnal.

C'est là qu'il fit la rencontre de Serge. Un garçon qui près de lui s'abritait pour allumer une cigarette.

« Olivier ! ».

Un blue-jean très moulant, un pull-over élargissant des épaules de boxeur et une gueule de petite brute.

« Ben quoi ? Tu ne me reconnais pas ? ».

La physionomie était vaguement familière, mais, de là à la situer . . .

« Serge, voyons ! On était en boîte ensemble. De la cinquième à la seconde. C'est bien la peine d'avoir traduit Homère avec des copains qui, après ne vous reconnaissent plus ! ».

« Serge, oui, bien sûr ». Le souvenir était vague, plus attaché à la personnalité qu'à la physionomie. « C'était toi qui faisais tant de chahut . . . » — « Et comment ! Ce qu'on a pu se marer . . . Evidemment, c'est loin, on était gosse. Alors, qu'est-ce que tu deviens ? Toi, l'enfant sage ! Ce que tu pouvais m'énervier. Dis-donc, ça n'a pas l'air de t'avoir réussi les premières places. Viens, on va boire un pot, tu me raconteras ta vie ».

Sa vie ! Olivier eut un recul. Elle n'était pas drôle à raconter. Mais comment résister au bras de Serge passé sous le sien ? Déjà, au lycée, il subissait si facilement l'emprise de ce cancre dont il admirait la vitalité, le sans-gêne, et qu'il aurait aimé imiter si la fascination de l'étude n'avait été encore plus forte.

« Un demi. Et toi ? Tu ne sais pas ? Alors deux demis. Dis-donc, qu'est-ce que c'est que cette tenue d'apprenti-clochard et cette gueule d'employé de bureau sous-alimenté ?

Je t'ai connu plus fier dans tes jolis costumes de fils de famille. Ce que tu étais mignon. Il n'y a pas à dire, tu as toujours ta jolie gueule d'enfant de chœur. Pas étonnant si tu étais le chouchou. Le père . . . comment s'appelait-il ? . . . le prof de français . . . il en pinçait drôlement pour toi. Allez, ne fais pas la pucelle ! Dix fois, j'ai eu envie de t'attirer dans un coin pour voir si tu marchais. J'étais sûr que oui, mais je ne sais pas, l'occasion ne s'est pas présentée. Les profs, eux, ne se gênaient pas. Des petits conciliabules par ci, une citation par là . . . Et toujours la première place. Note bien, je n'ai jamais été jaloux. Ces lauriers-là, moi je n'en mettais pas dans mon ragoût. Et maintenant ? Trois ans que je me suis fait sortir du lycée pour une sale histoire. A vrai dire je ne me souviens plus pourquoi, mais à l'époque ça a fait du bruit dans Landerneau. C'était ce qui pouvait m'arriver de mieux. J'ai commencé à vivre dès ce moment-là. Et toi ? Vas-y, raconte ! ».

« Moi ? ». L'histoire n'était ni brillante, ni gaie. Olivier la raconta en quelques mots brefs. Même s'avouer vaincu, cela fait du bien quand on a des mois d'amertume entassés sur le cœur. L'histoire était simple : des diplômes puis un emploi. Un bureau sinistre, cinquante employés entassés dans une pièce, le bruit des machines à écrire, et un crétin inculte comme chef de service. Alors, Olivier s'était révolté. Tant d'efforts, de rêves d'avenir, de préparation acharnée, pour ce résultat... Il s'était enfui. Un emploi procuré par l'oncle à héritage ! La famille l'avait renié. Oh ! pas un reniement définitif, il était toujours logé et ses repas étaient assurés, chaque plat assaisonné de remarques désobligeantes. Mais plus d'argent de poche, plus de costumes, et les soupirs autour de lui de la charité résignée. Il fallait faire sentir à ce jeune fou qui avait indisposé l'oncle Alphonse, que la vie n'est pas un lit de roses. « La jeunesse, ça se forme », barytonnait le père, fonctionnaire aux P.T.T « On s'est assez privé pour lui », ajoutait la mère installée dans sa graisse. Les deux sœurs aînées s'étaient mariées à la première occasion.

Serge s'amusait follement. Il faillit s'étrangler en buvant sa bière et commanda deux autres demis.

« Et maintenant, qu'est-ce que tu fais ? ».

« Maintenant ? Oh ! rien. J'ai commencé par chercher une autre situation. Mais ce n'était pas si facile. Les diplômes, il paraît que tout le monde en a. L'été est venu, j'ai pensé qu'il fallait patienter jusqu'à l'automne. Mais maintenant, je n'ai plus de goût ni de courage. Alors, je me promène, j'évite de rentrer chez moi, je prétexte des démarches. Je ne sais plus... ».

Le rire de Serge s'était calmé et il regardait son camarade avec un peu de mépris et un visible agacement.

« Je me demande si tu n'es pas trop bête, à la fin ! »

« Mais pourquoi ? Enfin, toi, que ferais-tu à ma place ? »

« Ce que je ferais ? Mais ce que j'ai fait, tout simplement. Quand je me suis fait flanquer à la porte du bahut, j'ai oublié de rentrer dans la sainte famille... qui d'ailleurs s'en foutait éperduement. Mais moi, je suis observateur. Et j'avais déjà remarqué que les gens en général, et certains en particulier, ont quelques petits travers dont il est facile de profiter. Moi, je suis libre comme l'air, indépendant, et cependant, j'ai toujours de l'argent en poche. Tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie. Je dois reconnaître pourtant que les copains m'ont affranchi au départ et donné les bonnes adresses. C'est pourquoi j'en ferais bien autant pour toi... si je n'avais pas l'impression que tu es une vraie cloche... »

« Qu'est-ce que tu en sais ? Ce n'est pas parce que tu m'as connu quand j'étais trop jeune pour comprendre. J'ai beaucoup appris. va, depuis que je me promène, les mains dans les poches. Quelquefois, j'ai l'impression qu'il ne me faudrait qu'une occasion pour que la chance tourne. C'est peut-être le destin qui t'a placé sur mon chemin ».

« Le destin ! Je t'en foutrais ! Ecoute, je vais quand-même essayer de t'en sortir, parce que tu me fais de la peine. Et puis, tu as tout à fait le physique pour ce genre de boulot, ça serait dommage de ne pas en profiter. Peut-être qu'un jour tu pourras me dépanner à ton tour, si tu réussis ».

« Oh ! bien sûr, je voudrais pouvoir te rendre... »

« Ça va ! Tu sais ce qu'on appelle des tapettes ? »

« Oui . . . oui, mais . . . »

« Suffit ! Tu sais qu'il y a quelques endroits dans Paris, des bars ou autres, où les vieux viennent reluquer la chair fraîche et chercher des beaux gars à s'envoyer ? »

« Je ne . . . »

« Attends ! Tu sais aussi qu'un beau gosse peut arriver à gagner sa vie en se servant de ses charmes ».

« Mais, Serge, écoute-moi, je ne suis pas du tout comme ça ! . . . »

« Et alors ? Non mais, crois-tu que j'en suis, moi ? Ce n'est pas ça que je te propose. Le seul inconvénient avec toi, c'est que, justement, j'ai des doutes quand tu me dis que tu n'en es pas, du moins en dispositions. Je l'ai pensé de toi trop longtemps au lycée . . . Enfin, passons. Non, mon vieux, faire le commerce de ses charmes, ça ne rapporte pas assez. Ce n'est pas drôle, ça fatigue, c'est dégueulasse . . . et surtout, il y a trop de concurrence. Vois-tu, ce qui compte, c'est de faire croire . . . Si tu ne vas pas jusqu'au bout, tu n'as pas à choisir, tu peux prendre n'importe qui. Et alors, une fois que tu es chez le type, tu menaces d'appeler la police, de faire du scandale . . . et le silence, ça se paye. Compris ? »

« Mais, c'est du chantage ! »

« Ah ! je t'en prie, pas de grands mots ! Est-ce que tu les défends ces vieux dégoûtants ? Au contraire, c'est de la moralité. Il faut lutter contre les satyres qui dévergondent notre belle jeunesse. Allez, ne fais pas cette tête-là. Ce n'est pas si dramatique que tu crois. Je peux te dire que j'ai fait le coup cent fois et je n'ai jamais eu un ennui. Sans compter qu'avec cette méthode, sans rien perdre de ta virginité, tu gagnes dix fois plus d'argent qu'en passant à la casserole ».

« Je crois que je ne pourrais jamais ».

« Ne dis pas de bêtises ! Evidemment, la première fois, on s'en fait un monde. Mais, tu verras ! Je vais te présenter aux copains. Aucun n'a jamais eu la moindre histoire. Et ce sont des gars qui ont leur dignité. On en reparlera ce soir. Il suffit que tu sois d'accord sur le principe ».

« Je ne sais pas si . . . »

« Moi, je crois que tu t'y feras vite. Songe un peu à ce que tu deviendras si tu continues comme tu le fais. Un jour ou l'autre, ça sera le retour dans ton bureau. Tu deviendras comme ton père. Ou alors, tu tourneras mal ! Moi, je n'ai aucun intérêt là-de-dans, ce que j'en dis c'est par sympathie . . . C'est d'accord ? On se retrouve ce soir à Saint Germain des Prés ».

Olivier était trop abruti par cette révélation d'un monde ignoré pour réagir. Il entrevoyait un milieu peut-être dangereux mais amusant et qui le sortirait de l'inaction et de la médiocrité.

« Oui, je viendrai ! »

« Bon. Attends. Question de détail. Tourne-toi. Montre tes fesses. Mais non, idiot, ne t'offusque pas. Mets seulement les mains dans les poches pour tirer le tissu. Oui, ça va, tu as de belles miches. Pour le devant, même si tu as ce qu'il faut, on peut toujours accentuer. Mais,

pour la tenue, évidemment, tu as l'air d'être en solde. Pardon, vieux ! Je t'apporterai un blue-jean ce soir. Tu as ma taille, à peu près. Ne t'en fais pas pour moi, j'en ai une demi-douzaine. Ça, vois-tu, ce sont les instruments de travail ! Allez, salut, gosse. Ma chérie m'attend à la maison. Elle, c'est une régulière, elle travaille dans une boîte à Montparnasse. Ah ! les femmes n'ont pas notre chance, faut qu'elles donnent du solide, elles ! A ce soir, je te mets au courant, et demain au turbin ».

à suivre

Cinéma

CERTAINS L'AIMENT CHAUD

Ce film n'est nullement homophile, mais le fait que deux garçons, pour obtenir du travail, décident de se déguiser en filles est forcément générateur de quiproquos et de situations scabreuses, dont le seul but est de faire rire. Il s'agit d'une farce où les ficelles sont un peu grosses, d'un sketch burlesque sans prétention. Ce divertissement léger plait à l'ensemble du public; pour nous, homophiles, il a en outre une résonance un peu particulière, puisqu'il frôle notre univers, mais sans y pénétrer.

LES LOUPS DANS LA BERGERIE

Là encore il ne s'agit pas d'un film homophile, mais le metteur en scène n'a pas choisi au hasard les beaux adolescents qu'il nous présente; il les dénude à souhait et leur fait prendre de-ci de-là des poses avantageuses, suggestives, alanguies. Il y a notamment une scène de garçons nus sous la douche, qui n'était nullement indispensable à la compréhension du récit; de même celle où on les fait danser entre eux : ce sont là autant d'éléments révélateurs qui ne sauraient échapper à notre sagacité, mais j'ignore si le grand public fait, comme nous, les rapprochements qui s'imposent. Le fait qu'une seule femme se meut au milieu de tous ces hommes et que son rôle est très limité renforce encore notre conviction.

Le fond est inexistant. Rien n'est vraisemblable : les dirigeants de la colonie de vacances auraient, sans grand effort, cent occasions pour une de se débarrasser des gangsters en peau de lapin qui persistent à leur faire la loi; le spectateur en trépigne sur son siège... On sent que si l'argument est sans valeur, il a été choisi à seule fin de nous présenter de jolies frimousses et de beaux corps; de cela nous restons très reconnaissants au metteur en scène.

Le TESTAMENT D'ORPHEE

Ce film m'a, tout à la fois, beaucoup plu et beaucoup déplu.

Il m'a enchanté par son côté poétique très prenant et par la beauté et l'harmonie des motifs et des allégories. Cocteau est vraiment d'une intelligence et d'un goût inégalables.

Mais je dois faire deux importantes réserves. D'une part, quand on décide de présenter à l'écran les grands mythes de l'Antiquité, le sujet est